

Entretien avec Jean Desaubry
par
Joël Jégouzo



Noir comme polar : Le Sud pour *Le Passé attendra*, le Nord pour *Dunes froides*... Grand écart ou changements de lieux imposés par les thèmes abordés ? Pourquoi le Sud dans un cas, pourquoi le Nord dans l'autre, dont, par parenthèse, vous rendez magiquement l'atmosphère !

Jeanne Desaubry : Genova, ma lieutenant du *Passé attendra* est un personnage pétulant, bouillant, éclatant. Une rousse turbulente. Il lui fallait un milieu à son image. Elle affronte à la perfection une fusillade dans un incendie de pinède. Le Sud et les cigales s'imposaient.

Martha est une femme contemplative, immobile face au large, dont les émotions n'ont jamais pu éclore totalement, incapable de passer de l'hiver au printemps. La solitude, l'immensité des plages hivernales lui conviennent. Cela

permet de laisser toute la place au chaos des sentiments. Les siens et ceux des hommes qu'elle entraîne dans sa folie, quand bien même on pourrait croire qu'elle n'est qu'objet de leur désir.

NCP : Dans *Le Passé attendra*, on avait ce personnage de femme très étudié. Je ne dirais pas, rien de tel dans *Dunes froides*, mais deux personnages féminins bien différents, dont de nouveau une fliquette - tout en nuances et volonté, l'air de rien -, et Martha, fragile, blessée. J'aimerais vous entendre évoquer ces personnages féminins de votre œuvre : ils débordent de votre affection, mais témoignent aussi d'une urgence à être installés dans une œuvre de fiction policière.

Jeanne Desaubry : Dans *Hosto* mon premier roman, l'intrigue était centrée autour d'un personnage de femme, blessée par la perte d'un enfant, par le harcèlement professionnel, par la solitude. Blessée à mort. Dans *Le Passé Attendra* se font face deux autres figures féminines : la femme qui a tout investi dans sa relation conjugale, et celle, amour perdu très tôt, qui surinvestit son métier de policière. Elle en est distraite par un amour maternel très fort. Dans *Dunes Froides* c'est une jeune femme fragile, dont l'enfance a été saccagée. Elle tente de trouver un sens à son existence au travers d'un amour finalement impossible : son amant n'arrive pas plus qu'elle à se défaire du poids du passé.

Mes personnages féminins incarnent tous la même idée d'une féminité sans cesse en danger, vulnérable. Quand j'installe des personnages de policières, dotées des attributs de l'autorité : le grade, l'arme... elles répondent au besoin de dominer cette fragilité, de faire face au monde, monde au genre masculin.

NCP : Autour de ces personnages, en filigrane, un thème, qui soit les touche directement, soit les atteint par la bande : celui du vieillissement. C'est quoi vieillir pour une femme, dans notre société ? Est-ce si difficile d'être ainsi placée sous son regard critique ? Est-ce un crime, oserais-je dire, de vieillir quand on est femme ?

Jeanne Desaubry : La vieillesse, c'est la perte : perte de la beauté du corps, perte des illusions. Vieillir c'est se rapprocher insidieusement de la mort. Si cette perte est universelle, les hommes détestent que les femmes leur rappellent. C'est pour cela qu'ils changent si souvent de femme à la maturité. Il n'y a pas pire injure que de leur montrer l'inévitable décrépitude. Ils se vivent mentalement fort, jeune, debout, en érection, face au monde.

NCP : La fonction du regard, dans *Dunes froides*, n'est-ce pas aussi celle de l'écrivain « éclairant », informant notre lecture et se jouant de l'éclairage qu'il construit ?

Jeanne Desaubry : Dans *Dunes Froides* les regards se croisent. Le plus important d'entre eux, qui sans doute donne la tonalité la plus sombre, est celle du *voyeur*. Son regard oblige à sortir du « je » des personnages, que j'ai voulu tour à tour narrateurs. Il donne un éclairage en contre jour où, en tant qu'écrivain, je me cache. Je laisse à mes personnages le soin d'éclairer, ou pas, le

lecteur. Il faut qu'il ait la curiosité, le désir, pour dépasser une lecture univoque. Moi, je préfère m'effacer, laisser faire.

NCP : Je reviens sur ce thème du vieillissement. Le flasque, l'avachi, le mou, le lâche, etc., contaminent *Dunes froides*. En lisant les *Krakoen*, je vois combien ce thème est récurrent. Non pas celui d'une génération d'auteurs « vieillissante », mais d'une génération qui s'avancerait vers cette question sans doute « centrale » de nos sociétés frappées au sceau du « jeunisme ». Est-ce une chose que vous percevez ?

Jeanne Desaubry : Les « *krakoen* » sont des martiens, longtemps cachés parmi leurs contemporains, qui ne se dévoilent que l'âge venant. Plus que l'âge, ce qui explique leur arrivée dans notre catalogue la maturité venue, c'est l'attente du moment propice. Ils ont engrangé beaucoup, ils ne se sont pas usés la plume à des révérences obligées à diable sait quelles modes littéraires. Leur expérience est riche, variée, leur écriture jeune, leur enthousiasme intact.

Ils ne s'écrivent pas se regardant écrire : l'amour, les passions, le moi-moi... Ils se racontent vivant, baisant, riant, buvant. Ils regardent couler le sablier : sans amertume, mais sans beaucoup d'espoir.

Notre société, enfermée dans son jeunisme, ne s'intéresse qu'à l'apparence. Mais le pouvoir appartient à une classe refermée sur elle-même, d'hommes âgés qui n'ont de considération ni pour les jeunes, dont l'image est surtout l'occasion de mercantilisme, ni pour ceux qui ne rôdent pas dans les couloirs du pouvoir.

Nous, *Krakoen*, ne sommes pas beaux ou jeunes, rien de vendable... Nous sommes *vivants*, tout simplement. Encore !

NCP : Dans vos livres, les armes paraissent « encombrantes ». Surtout entre les mains des femmes. Pourquoi ?

Jeanne Desaubry : Les féministes vont me tomber dessus à bras raccourcis... Je supporte mal de voir une femme en arme. L'espèce veut qu'une femme accomplisse son destin biologique en devenant mère. Donner la mort serait donc contre nature... Mais il y a en nous, femmes autant qu'hommes, une fascination pour l'objet « arme » son poids, son odeur. Pour la mort contenu dans sa matérialité brute.

C'est pour cela que dans *le Passé Attendra* ma *Genova* dort avec son flingue sur la table de nuit. C'est son objet transactionnel, son doudou, ce qui lui évite de trop flipper dans le noir. Elle est très macho, d'ailleurs, non ? Je ne suis pas à une contradiction près...

NCP : L'univers des hommes serait plus « impitoyable » ? Il est vrai que, statistiquement, le crime est masculin. Et si Martha tue, c'est au fond pour tenter de conjurer une blessure.

Jeanne Desaubry : On ne sait pas si Martha tue... Je ne donne pas cette clef là, même dans les dernières lignes. On ne peut que le supposer tout comme on ne sait pas le sort qu'elle se réserve à elle-même. Par contre, on mesure qu'elle a tout perdu, y compris sa propre image. Il ne lui reste rien. Rien que le vent froid dans les dunes.

NCP : Finalement, ils sont nombreux à avoir des choses à se reprocher. Martha aussi, du reste, qui depuis longtemps se sait épiée et n'hésite pas à « se montrer ». Un personnage plus ambiguë qu'innocent, non ? Et seule la fliquette serait exempte d'ambiguïtés, encore que...

Jeanne Desaubry : Ce qui m'intéresse, quand je construis une intrigue, ce sont les personnages. Mieux encore, ce sont les moments, dans la vie de mes personnages, où quelque chose s'enraye, où tout bascule. La faille qui apparaît, s'élargit, puis fait tout s'effondrer est dans l'ambiguïté de chacun d'entre eux. De chacun d'entre nous...

Dans ce roman, une oie blanche n'aurait conduit personne aux paroxysmes dépeints.

Martha est belle, et dangereuse, fascinante en raison de la fêlure qui la marque. Comme une porcelaine d'autant plus précieuse qu'abîmée. La pression du désir la détruit en même temps que ceux qui la veulent trop.

Mon enquêtrice est secondaire, elle n'intervient qu'en contrepoint de la destruction progressive du trio amant – voyeur – femme fragile. Mais elle est là pour faire entrer le réel dans la vie de ces gens qui se nourrissent de fantasmes. J'aime bien cette pête-sec, autoritaire et cassante avec ses subordonnés. Elle supporte à elle seule le poids du monde vrai. Fallait qu'elle soit costaud !

NCP : En fin de compte, vous m'apparaissez plus « noire » que « thriller ». Oui ? Non ? Quel espace cela ouvre-t-il ?

Jeanne Desaubry : Les thrillers me déçoivent souvent, même quand je les lis d'une traite, fascinée par l'intrigue. Je préfère, aux péripéties, le destin des personnages, la texture des émotions. Il y a des tsunamis intérieurs plus efficaces que des bastons, même bien réglés. Le « noir » couvre un champ si large que je ne peux que m'y retrouver.

Le noir ! C'est la seule couleur possible... Je veux bien en colorer mes nuits blanches, et même mon horizon...

Entretien réalisé par Joël Jégouzo le 10 mars 2009

